

Séance publique du 2 mai 2022

Ludwig van Beethoven, mes amis, mes amours, mes emmerdes....

Philippe BARTHEZ

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

Jean-François HEISSER

Pianiste, Chef d'orchestre, Professeur honoraire au Conservatoire National Supérieur de
Musique de Paris

MOTS-CLÉS

Beethoven, musique, piano, composition, virtuosité, amis, amours, testament, surdité, postérité.

RESUMÉ

L'auteur a choisi de laisser parler Beethoven des ses problèmes d'homme ainsi que de sa façon personnelle de composer. Le texte est accompagné par le pianiste Jean François Heisser qui, intervenant à sept reprises au cours de la conférence, illustre le génie Beethovénien.

Nota : les morceaux de Beethoven interprétés au piano par J.-F. Heisser sont repérés par une clé de sol.

Cette conférence était programmée en avril 2020 !... S'intégrant dans le cadre de la commémoration du bicentenaire de la naissance de Beethoven. (17 décembre 1770). Le Covid a pensé pouvoir nous faire oublier Ludwig : c'était ne pas réaliser que, quel que soit le nombre des années, aucune pandémie ne réussira à effacer Beethoven de nos esprits et de nos cœurs.

Aussi, suis-je particulièrement heureux, ce soir, de rendre un vibrant hommage à ce compositeur qui m'a ouvert les portes du ressenti musical à l'âge de 12 ans.


Un peu plus tard, la rencontre et l'amitié de J.F. Heisser, beethovénien internationalement reconnu, expliquent sa présence ce soir ; je le remercie vivement d'avoir, une fois de plus, accepté de participer à cet hommage.

Comment envisager de faire encore une conférence sur Beethoven après tout ce qui a été dit, et surtout écrit sur lui, après sa mort ? D'autant que ses nombreux biographes, l'Allemand Schindler, l'Anglais Thagee, le Français Rolland par exemple, se sont appropriés le personnage au point de modifier et d'altérer trop souvent ses écrits. L'œuvre de Schindler en particulier, considérée aujourd'hui comme un mélange de lacunes, de conclusions hâtives et d'inventions, a fait autorité au cours de la seconde moitié du xix^e siècle et de la première moitié du xx^e.

La seule possibilité restait donc, pour moi, de prendre la place de Beethoven pour le laisser parler, ses paroles étant expliquées et illustrées par Jean François pour vous faire pénétrer au plus profond de sa musique. Pour amener plus de clarté dans le propos, j'ai divisé ce récit de Beethoven par lui-même en trois parties : « Ludwig van Beethoven : mes amis, mes amours, et si vous le permettez, mes emmerdes... ». Car pour être un génie musical universel, on n'en est pas moins homme, avec ses grandeurs et ses faiblesses.

 BAGATELLE, op 119 n° 10

Si vous vous plongez dans les trois ouvrages cités en référence, vous entendrez sans doute Ludwig van Beethoven dire ce qui suit et d'abord commencer par une profession de foi : Faire mon devoir, dit-il, « Agir », consiste à créer des œuvres qui témoignent de mon lien avec la transcendance et qui peuvent servir d'expérience aux autres dans leur itinéraire spirituel. Ainsi, ma musique est-elle un art complexe qui peut produire des effets de connaissance en dehors des savoirs déjà constitués, l'imaginaire étant une voie possible de la connaissance. Ma musique suscite l'émotion par une écriture qui associe notes, mesures, silences, rythmes, et incite ainsi à penser ce qui ne l'a pas encore été. Elle peut se lire enfin sur mes partitions dont le dessin est déjà éloquent, qui oppose les masses sonores, les phrases lyriques et les interrogations rythmiques. Et, de toute façon, je n'ai jamais pensé à composer pour la gloire ni les honneurs ! Ce que j'ai dans le cœur, il faut que ça sorte, voilà pourquoi je compose !....

 BAGATELLES op 126 n°s 1, 2, 3, 4

Ce programme qui met déjà la barre très haut, je l'ai d'abord dédié à mes amis et à mes relations amicales. De vrais amis j'en ai eu peu : Stéphane Breuning, conseiller aulique au ministère de la guerre, Karl Holtz, membre de la société de la musique à Vienne, Schuppanzigh, le violoniste, Zmeskall, et surtout le Docteur Wegeler, mon confident de cœur. De lui, je reparlerai plus loin mais j'aime, par exemple, envoyer à Zmeskall, violoncelliste amateur et myope, des billets dans le style Rabelaisien dont celui-ci : « Très cher baron vidangeur (sic) je vous suis bien obligé pour la faiblesse de vos yeux. J'ai composé pour nous deux un duo pour violoncelle et alto, pour deux paires de lorgnons obligées !... »

Je reviens vers Schuppanzig, 1^{er} violon du quatuor du Prince Lichnowsky puis de celui du Comte Razumovsky avant de fonder son propre quatuor, en 1823 à Vienne ; il est un des meilleurs violonistes de ma génération. Avec lui, j'aime parler de virtuosité. Virtuose vient du latin « Virtus », force virile mais aussi vaillance, force, courage. Mais « Virtus » désigne aussi l'ensemble des qualités morales et physiques qui font la valeur d'un homme. La virtuosité est donc beaucoup plus qu'une simple rapidité dans l'exécution d'un concerto ou d'une sonate d'écriture complexe. Elle ne doit pas être que l'impression déclenchée par des qualités techniques. Elle passe par les doigts, pour atteindre le spirituel. Créateur de beaucoup de mes quatuors, Schuppanzig correspond parfaitement à ce que doit être un virtuose.

 SONATE « Pastorale » op 28 n° 15 1^{er} et 2^{ème} mouvements

Le Docteur Wegeler, enfin, est ce que l'on appelle un ami « Pour toute la vie ». Je l'ai rencontré quand je n'avais que 12 ans. Il en a 17 quand il m'introduit dans la famille Von Breuning très mélomane. Je deviens professeur de piano des enfants et en particulier d'Éléonore surnommée « Lorchen », qu'il épousera en 1802. À cet ami

médecin je confie tout, et aussi que je ne vis que dans mes notes. Une œuvre est à peine achevée que la suivante est commencée, ainsi, comme j'écris maintenant, fais-je souvent 3 ou 4 œuvres en même temps.

Et puis, arrive Karl Amenda. Fils de musicien et excellent violoniste, nous avons le même âge et je le rencontre lors de l'écoute d'un quatuor dans lequel il interprète la partie de premier violon. Impressionné par ses qualités, je l'invite à venir faire de la musique chez moi et s'enchaînent alors des épisodes drôles d'accompagnement et de raccourci, de chez l'un chez l'autre, toujours au seul bénéfice de la musique. Très importuné par ma façon effroyable de jouer du violon, il me crie : « Arrête-toi, je t'en supplie !... » Et nous éclatons de rire à nous tenir les côtes !... Je le sais amoureux de mes compositions, et un soir, après une de mes improvisations au piano, il me dit : « Comme c'est dommage qu'une musique aussi admirable soit perdue sitôt après qu'elle est née ! » Je lui réponds alors : « C'est ce qui te trompe... Je peux reproduire toutes les fantaisies que j'improvise. » Et je lui rejoue cette dernière sans rien changer.

Dans ce chapitre sur l'Amitié, je dois aussi parler des très nombreuses relations amicales que j'ai toujours distinguées parmi la haute aristocratie Bonnoise et surtout Viennoise. Je dois confesser que les raisons en étaient doublement intéressées : faire reconnaître dès que possible la valeur de ma musique mais aussi, hélas... obtenir les subsides financiers qui me faisaient défaut. J'ai obtenu les deux car, d'une part, beaucoup de ces personnes haut placées dans la hiérarchie sociale étaient de bons musiciens, et que, d'autre part, j'ai reçu par exemple en mars 1809 une rente de 4 000 florins annuels allouée par deux Princes et un Archiduc, rente qui, avec des hauts et des bas, sera prolongée jusqu'en 1815.

J'ai pourtant vite réalisé, qu'en dépit du génie de ma musique pour me faire connaître, je n'étais pour les Grands qu'un valet, un saltimbanque, ce qui ne m'empêchait pas de leur donner des conseils pour la composition. Ainsi, à l'Archiduc Rodolphe : Surtout que votre Altesse continue à noter brièvement par écrit, pour s'entraîner, les idées qui lui viennent au piano. Pour cela il faut, près du piano, une petite table. Non seulement l'imagination acquiert de la vigueur, mais on apprend à retenir instantanément les idées les plus éloignées.

J'ai enfin essayé de leur expliquer que ma musique cherche à créer un univers sonore pour chacune de mes œuvres et mettre ainsi en évidence son autonomie qui n'est ni imitation, ni description, mais expression à part entière des émotions ressenties et réactualisées, ici et maintenant lors de son exécution.

VARIATIONS DIABELLI op 120. Thème et variations 1 à 5

* * * * *

J'ai horreur de donner des leçons de piano, sauf quand l'élève est une jolie fille. Et j'ai écrit à mon frère Johann, le 8 septembre 1823 : « Deux cantatrices nous ont rendu visite aujourd'hui, et comme elles voulaient absolument me baiser les mains et qu'elles étaient très jolies, j'ai préféré leur offrir de m'embrasser la bouche. C'est ce que j'ai à te raconter de plus neuf pour le moment ».

Ceci dit, mes propositions d'aller au-delà d'une rencontre amoureuse ont toujours été repoussées. Je ne suis pourtant jamais resté sans relation amoureuse... Mais je n'ai jamais pu conclure et réaliser une union durable, un mariage, même après avoir assuré mon statut social et financier.

Mon premier amour a été Éléonore Von Breuning (Eh oui !... Mon très cher Wegeler, mais je ne t'en veux pas de l'avoir épousée.) Mon sentiment n'était pas partagé.

Pendant la composition de mon opéra « Léonore » qui deviendra « Fidélio », imprégné de fidélité conjugale, je rêve d'un mariage avec Joséphine Brunswick de Korompa à qui j'ai déclaré ma flamme. Curieusement, tandis que le sentiment d'amour pour elle commençait à germer, je suis habité par une tristesse intérieure qui disparaît quand je suis certain d'avoir gagné son cœur et qu'avec une activité de composition augmentée je serai plus digne de moi et d'elle. Ce mariage, pourtant, ne se fera pas...

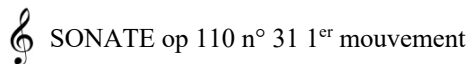
Autre tentative plus risquée auprès de Marie Bigot, brillante pianiste qui, un beau jour de printemps ensoleillé de 1807, vient de déchiffrer à vue ma sonate pour piano opus 57 No 23. Je lui propose une promenade en calèche... Sans son mari !...J'ai alors toutes les peines du monde à me disculper auprès de lui, mais le mal est fait !... Le malentendu de mon amitié amoureuse est cause d'une brouille définitive avec le ménage...

En 1810, j'aurais bien voulu épouser aussi Thérèse Malfatti. Introduit dans sa famille par un ami commun, je suis vite épris d'elle alors qu'elle a 22 ans de moins que moi !...Je lui offre l'esquisse d'une petite composition, une bagatelle, sous-titrée « Pour Élise ». Hélas !...La famille qui me voulait bien comme professeur, refuse de m'accueillir comme gendre...

Pourtant, au décours de cet épisode émotionnel douloureux, l'espoir s'incarne dans la rencontre de deux jeunes femmes : les « sœurs » Brentano. Bettina, née en 1785, va me permettre, au travers d'une amitié amoureuse, d'approcher Goethe que j'admire au point d'avoir composé la musique de son drame Egmont, et dont elle est la jeune amie. Antonie, un peu plus âgée de 5 ans, est sa belle-sœur car elle a épousé Franz., le demi-frère de Bétina.

Bétina me plaît davantage. Plus gaie, plus ensorcelante, elle est aussi plus volage et dans ma musique qu'elle adore, préfère les notes qu'elle entend, au compositeur qu'elle côtoie. Un an plus tard, elle décide d'épouser Achim Von Arnim, alors que je lui ai offert ma musique sur un poème de Goethe intitulé « Nouvel amour, nouvelle vie ». Formé de 3 strophes de 8 vers, ce monologue d'un amant bouleversé par l'amour doit faire comprendre à la destinataire l'effet qu'elle a sur lui. Encore raté...

Antonie Brentano, plus sensible et souvent mélancolique, va rester à Vienne entre l'été 1809 et celui de 1812 pour assister à la maladie et à la mort de son père, possesseur d'une riche collection de livres, de partitions et d'objets d'art. Je la reconforte pratiquement tous les jours en lui jouant du piano, ma musique lui redonnant le goût de vivre. D'autant que son mari apprécie au plus haut point notre intimité, garante, à ses yeux, de la santé de sa femme... Cette intimité, vous l'avez senti, est le berceau nécessaire à la naissance d'un amour sincère et durable que j'exprime à Antonie, le 6 Juillet 1812, dans ma lettre à l'Immortelle Bien-aimée, écrite « Avec le crayon qu'elle m'a offert ». Mais, pour éviter toute compromission, je décide de la garder dans mes papiers secrets. C'est une lettre d'amour intense, peut-être un peu grandiloquente, et surtout désespérée puisqu'elle avoue que nous devons l'un et l'autre renoncer à notre relation d'amour...

 SONATE op 110 n° 31 1^{er} mouvement

Le souvenir de tous ces échecs me conduit à penser que pour les femmes, en général, je ne suis qu'un musicien, pas très beau, pas très riche, un « Amuseur » qui tombe souvent amoureux de filles de la haute société et dont les familles ne veulent pas comme mari. Et, si je garde pourtant intacte la capacité de tomber amoureux au point d'être bouleversé par tout nouvel amour, je sais qu'il n'y a pour moi aucun bonheur de l'extérieur. C'est moi qui dois me créer tout en moi-même...

* * * * *

Et donc supporter mes avatars de santé, mes problèmes professionnels, mes malheurs familiaux, résumés en un mot peu élégant mais bien significatif, mes Emmerdes !...

À commencer par la Surdité. Quoi de pire que devenir sourd pour un musicien ? Ne plus pouvoir écouter ce que je compose, ne plus pouvoir diriger un orchestre ni me mettre à l'unisson avec d'autres interprètes. Il y a le respect de la mesure, me direz-vous... Oui, mais comment partager les nuances ?... Les premiers symptômes de cette maladie sont apparus dès l'âge de 30 ans, mais je ne peux en faire l'aveu à mon ami médecin Wegeler qu'en 1801. J'ai d j perdu 60% de l'audition normale et, en 1816, ma surdité sera complète pour tous les sons. Cette infirmité se dresse partout devant moi comme un spectre et je fuis les hommes parce qu'il ne m'est pas possible de dire aux gens que je suis sourd. D'ailleurs, si je le disais, je ne serais pas plus heureux : Je verrais à chaque instant sur leurs visages qu'ils ont pitié de moi.

Bien que décidé à me battre, à « Saisir le destin à la gueule » je vis une période dépressive et rédige un testament au cours d'un séjour à Heiligenstadt, petit village dans la campagne Viennoise. Dans deux lettres écrites à mes frères, les 6 et 10 Octobre 1802, je leur révèle mon handicap qu'ils tenaient pour de la misanthropie et leur fait part des réflexions sur la mort que m'a inspirées la lecture de Werther. « N'apprends pas seulement à ne pas redouter la mort, apprend aussi à t'en réjouir ». Mais aussi «   Providence, laisse-moi entrevoir une fois un véritable jour de joie ».

Je vais donc prendre ce que la vie m'offre, avec fatalisme mais sans passivité. Je suis partisan de l'idéologie de la liberté via la composition musicale. Passionné par la lecture des « Vies des hommes illustres » de Plutarque, j'admire la République Romaine. J'aspire à un changement politique et suis enthousiasmé par l'av nement d'une République conduite par des Consuls. Pour moi, la Révolution française a ouvert une nouvelle ère de l'humanité et Paris est la nouvelle Rome, ville de la liberté qui renoue avec l'héroïsme de l'Antiquité. Paris vient d'être consacrée capitale des Arts lors du « Rapatriement » des objets d'art d'Italie. Il faut que j'aille à Paris et m'y faire connaître !...Hélas, je n'irai jamais... Car Bonaparte Consul devenant Empereur, je ne peux supporter ses abus de pouvoir et ses idées de domination européenne. Quel dommage que je ne m'y connaisse pas en stratégie comme en musique ! Sinon, je le battrais !...Aussi, mes désirs de changement et de liberté, vais-je les exprimer dans mes  uvres. La réalisation de ma 3 me Symphonie, Eroica, marque, à cette époque de ma vie, un tournant capital dans l'évolution de ma musique. Crée le 9 Juin 1804 chez le Prince Lobkowitz, dédicataire, après avoir rageusement rayé le nom de Bonaparte d'abord inscrit en tête de la partition, elle déclenche chez le public et les critiques des réactions d'incompréhension. Qualifiée de « Colossale » elle indispose par les dissonances de certains accords et surtout par une longueur encore jamais vue dans ce type de musique instrumentale. Pourtant, elle suscite de ma part, une nouvelle forme d'écoute, caractérisée par la volonté de communiquer idées et émotions, volonté qui passe par ma façon de composer.

L'inspiration ne se commande pas et je ne suis pas de ces journaliers qui travaillent à tant par jour et par pièces. D'abord, je note les idées qui me viennent à l'esprit immédiatement sur n'importe quel support : cahier de conversation, feuille volante ; puis, ou parallèlement, je cherche l'organisation d'ensemble de l'œuvre, ce qui va la structurer : mouvements, plan tonal, motifs ; je tâtonne dans la mise au point de la configuration des thèmes. Cette phase du travail consacrée à la recherche des idées conservées sous forme d'esquisses est suivie par ce que les Allemands nomment la « Niederschrift », c'est à dire le travail d'élaboration des idées et de leur transcription matérielle sur des feuilles de papier à musique. Et là, je livre une véritable lutte avec les éléments que je veux mettre en œuvre, raturant jusqu'à l'effacement ce que j'ai écrit, au point parfois de faire un trou dans la feuille de papier !...Pourtant le manuscrit

autographe n'est pas la version définitive : loin de là !... Mon travail de conception de détail, et parfois d'ensemble, n'est pas du tout terminé, ce manuscrit étant soumis à tant de corrections qu'il devient parfois si difficile à lire que je suis obligé de le réécrire entièrement pour que le copiste puisse s'y retrouver !

Mon secret réside en grande partie dans la conception de ce que j'appelle « faire des progrès dans mon art » à savoir mettre en œuvre de l'inouï, quitte à ne pas être compris ! Ou bien à ne l'être que par les générations à venir. Il faut pourtant que je fasse des efforts dans la livraison de mes œuvres aux éditeurs... Pour ma neuvième symphonie, par exemple, je me suis mis au travail en mars 1823, date qui devait être celle de la livraison ; je l'ai achevée en avril 1824 et effectué des corrections jusqu'en janvier 1825 !...

Quant au piano, mon instrument de prédilection, je suis content vraiment de pouvoir développer la manière d'en jouer, soutenu par les progrès que les différents facteurs obtiennent de sa fabrication. Souhaitant le faire « chanter », j'aspire au moment où on pourra enfin le distinguer d'une harpe !



CADENCE du 1^{er} mouvement du concerto pour piano n° 4 en sol majeur op 58

Sur le plan familial aussi, j'ai eu beaucoup d'ennuis. M'étant fait un principe de ne jamais rien écrire sur moi ni de répondre quoi que ce soit à ce qui s'écrit sur moi, j'aime entretenir le mystère sur ma vie intime. Je laisse ainsi courir les bruits qui prétendent que je serais le fils naturel du roi de Prusse, Frédéric Guillaume II. Par coquetterie ?... Parce que cela me flatte ?... Je préfère laisser toujours planer le doute, confiant à mon ami Wegeler la tâche de faire connaître au monde l'honorabilité de mes parents et en particulier celle de ma mère.


Il y a aussi la mort de mon frère Kaspar Anton Karl, qui fait de moi, par testament, le tuteur de son fils Karl né en 1806. Mais ma belle-sœur Johanna obtenant la tutelle partagée, j'ai recours à la justice pour obtenir seul cette tutelle, persuadé que cette mère, par ailleurs condamnée pour malversations et calomnies, est incapable d'élever correctement l'enfant. Ayant finalement obtenu sa garde, je suis confronté à un neveu ballotté entre son oncle, sa mère et des institutions spécialisées onéreuses auxquelles je le confie et d'où il s'enfuit à plusieurs reprises. Plus tard, acculé par son geste suicidaire, je finis par accepter qu'il devienne soldat plutôt que marchand, déplorant d'avoir dépensé tant de temps et d'argent pour ne produire qu'un homme ordinaire. Si cette relation faite de mésententes et de conflits aurait dû suppléer à l'absence du fils que je n'ai jamais eu, je n'en retire que beaucoup de tristesse et d'appauvrissement financier. Je suis surtout blessé par cette phrase qu'il m'assène un jour de dispute : « Tu devrais plus faire attention aux autres... ». Comment perdre du temps à faire attention aux autres quand on n'en a pas assez pour gérer le devenir d'un génie musical ?

* * * * *

Au soir de ma vie, je réfléchis à ce que sera « L'après Beethoven ». Ma postérité risque d'être paradoxale : fondateur d'une ère nouvelle, révolutionnaire pour les compositeurs et le public, je pense n'être qu'une source de profit et de bénéfices matériels pour les politiques (Exploitation de ma musique à des fins de propagande), les éditeurs et les organisateurs de concert. Je passe sur les mauvais traitements auxquels je fus en butte de tous les côtés et espère que l'on remarquera combien j'ai été ferme et inébranlable. La religion et la basse continue sont des choses que l'on ne discute pas !...

Si Socrate et Jésus ont été mes modèles, j'ai griffonné aussi sur un cahier de conversation la maxime de Kant qui me réjouit : « La loi morale au-dedans de nous et le ciel étoilé au-dessus de nous ». Et, à l'opposé d'une vie pouvant apparaître comme

sombre et triste, je voudrais que ma musique serve à l'émancipation de chacun pour accéder à la Joie.

 SONATE « Pastorale » op 28 n° 15, 3^e et 4^e mouvements

RERERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Massin Jean et Massin Brigitte, 1967, *Ludwig van Beethoven*, éd. Fayard

Brisson Élisabeth, 2016, *Beethoven*, éd. Ellipses^

Vacquin Monette, 2014, *Grave ma non troppo, Beethoven dernier mouvement*, éd. Penta